

Autour des idées de John Holloway

Michel Thuns

« La révolution n'est concevable que si nous partons de l'hypothèse qu'être révolutionnaire relève de l'ordinaire. »

En novembre 2017, 15.364 scientifiques de 184 pays adressent un avertissement à l'humanité :

« Pour éviter une souffrance généralisée et une perte catastrophique de biodiversité, il est indispensable d'opérer un changement profond dans la gestion de la terre et de la vie qu'elle recèle. (.....) »

Il sera bientôt trop tard pour dévier de notre trajectoire vouée à l'échec, et le temps presse. Nous devons prendre conscience, aussi bien dans nos vies quotidiennes que dans nos institutions gouvernementales, que la terre, avec la vie qu'elle contient, est notre seul foyer. »

A cet avertissement, l'humanité n'a jusqu'à présent pas réagi !
Il semble donc que nous soyons condamnés pour le moment à ne pouvoir agir qu'après la catastrophe.

Aujourd'hui, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme.
Pourtant certains n'y ont pas renoncé.

John Holloway, sociologue et philosophe, consacre depuis trente ans toute son énergie pour penser et organiser la fin du capitalisme.
Il défend l'idée qu'il est possible de changer le monde sans prendre le pouvoir, en se centrant sur des actes de résistance situés dans le quotidien.
Suivons-le un instant.

Le théâtre de la Galafronie que nous fêtons aujourd'hui est une brèche.
Pour Holloway, « une brèche est la création parfaitement ordinaire d'un espace ou d'un moment dans lequel nous affirmons une nouvelle façon de **faire** ».

Voilà bien ce qui s'est passé durant 40 ans, ce qui se passe ici et ce qui se passera dans le futur ;
Affirmer haut et fort une nouvelle façon de **faire**.
Holloway :

*« Nous ne ferons pas ce que le capital exige, nous ferons ce que nous considérons comme nécessaire ou désirable. La brèche est la révolte du **faire** contre le travail. »*

*« La révolte du **faire** contre le travail est la révolte d'une forme d'activité*

que nous choisissons contre une autre que nous rejetons. Nous rejetons le travail parce qu'il crée le capital, il crée un monde d'injustice en train de détruire l'humanité. »

« Le **faire** est un flux, un flux de vie dans lequel il n'y a pas de frontières claires et séparées, dans lequel le **faire** d'une personne donnée coule dans le **faire** d'une autre et est inconcevable sans le **faire** des autres. »

« **Faire** fait pression contre le capital et pousse à la création d'une société différente. »

« Il y a une déchirure au cœur de notre existence, la séparation entre nous-mêmes et la détermination de ce que nous faisons. Et cette déchirure affecte tous les aspects de la vie. »

« Dans le système capitaliste, la reconnaissance du **faire** s'exprime par la valeur de l'objet. C'est l'argent qui te dit si ce que tu fais est socialement utile. »

« Le capitalisme nous dérobe ainsi l'unité du projet et de la réalisation, ce qui caractérise notre humanité. Cette **séparation** constitue le véritable processus de production du capital. C'est son axe de domination. »

En 1867, Marx inaugure Le Capital par cette phrase lourde de sens :

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une immense accumulation de marchandises. »

Dans un texte très court, Holloway revient sur cette première phrase :

« Lorsque nous pensons à la richesse, nous pensons habituellement à la richesse matérielle, nous voulons dire en général qu'il ou elle a beaucoup d'argent et peut par conséquent disposer d'une immense quantité de marchandises. Toutefois, la richesse ne doit pas être pensée de cette façon. »

« La première phrase du Capital, en nous parlant de la « richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste », nous invite à nous demander à quoi ressemblerait la richesse dans une société où le mode de production capitaliste ne règnerait pas. »

« Dans ses écrits préparatoires, Marx donne une réponse directe à cette question : Mais en fait, qu'est-ce d'autre que la richesse si ce n'est l'universalité des besoins humains, des capacités, des plaisirs des forces productives créés par l'échange universel. »

Et Holloway de poursuivre :

« La richesse,
c'est collectif, c'est social,
c'est le produit de l'interaction humaine.
C'est la mise en œuvre complète des aptitudes créatrices,
le mouvement absolu du devenir.
C'est la richesse d'une rue remplie de traditions différentes
et de façons de vivre différentes,
la richesse des changements de saisons à la campagne,
la richesse d'une voix qui s'élève qu'il s'agisse de celle d'un être humain
ou de celle d'un oiseau. »

« Ce n'est pas parce que nous sommes pauvres
que nous luttons, mais parce que nous sommes riches.
Ce n'est pas parce que nous sommes pauvres
que nous luttons contre le capitalisme,
mais parce que
« la mise en œuvre absolue de nos aptitudes créatrices » est frustrée,
parce que « le mouvement absolu de notre devenir » est bridé.
C'est notre richesse qui relève la tête et hurle qu'elle va briser ses liens. »

« La richesse de la créativité humaine se présente donc
comme un sujet troublé, insatisfait. »

« La crise qu'annoncent les mots « apparaît comme » est une crise
de la transformation de la richesse en marchandises.
La richesse apparaît maintenant comme une immense collection
de marchandises. »

« A la deuxième lecture de la phrase, nous poussons un cri d'indignation.
Nous comprenons l'horreur de ce que Marx est en train de nous dire,
à savoir que la richesse illimitée du devenir humain est forcée
de prendre la forme d'une immense collection de marchandises. »

« Lorsque nous lisons la phrase une troisième fois, nous crions à nouveau,
pas seulement avec indignation contre le monde,
mais avec un dégoût dirigé contre nous-mêmes.

Comment avons-nous pu lire la phrase la première fois sans crier ?
Comment avons-nous pu considérer comme allant de soi
l'horreur de la transformation des richesses humaines
en une immense collection de marchandises ? »

« Le Capital devient alors le récit d'une inadaptation. »

« La méthode de la brèche est la méthode de la crise :
nous voulons comprendre le mur non à partir de sa solidité
mais à partir de ses fragilités ;

*nous voulons comprendre le capitalisme non pas comme domination
mais à partir de la perspective de sa crise,
de ses contradictions, de ses faiblesses ;
et nous voulons comprendre
comment nous-mêmes,
nous sommes ces contradictions. »*

*« L'humanité se heurte de façon croissante au capitalisme. Il devient
de plus en plus dur de s'adapter alors que le capital exige davantage de nous.
De plus en plus de gens ne s'adaptent tout simplement pas au système,
ou alors, si nous y arrivons, nous le faisons au prix de l'abandon de parties
de nous-mêmes, jusqu'à en être hantés. »*

*« Dans le capitalisme existe un renversement de la relation
entre les personnes et les objets, entre le sujet et l'objet.*

*Les objets (l'argent, le capital, les marchandises) se transforment
en sujets de la société, alors que les personnes deviennent des objets. »*

*« Ce contre quoi nous crions n'est pas seulement extérieur,
il est aussi intériorisé.
Nous nous rebellons contre notre complicité,
nous essayons de toutes les façons d'arrêter de fabriquer le capitalisme.
Nous essayons d'orienter le flux de nos vies aussi efficacement possible
vers la création d'une société fondée sur la dignité. »*

*« C'est la base de nos brèches et de l'importance grandissante
de la dialectique de l'inadaptation.
Nous voulons comprendre la force de notre inadaptation,
nous voulons savoir comment en cognant notre tête contre le mur
encore et encore, ce mur finira par s'écrouler. »*

*« Nous partons du particulier et non de la totalité. Nous partons du fait que
nous sommes perdus et en colère, que nous essayons de créer quelque chose
d'autre, parce que c'est là que nous vivons, c'est là que nous sommes. »*

*« Nous pensons le monde, tout simplement,
à partir de notre inadaptation à celui-ci.
Nous ne convenons pas ! »*

*« La qualité du temps devient à nouveau un point central et manifeste.
Contrairement au temps de l'horloge dans lequel
chaque instant ne peut être distingué du suivant,
notre temps se caractérise par la distinction de chaque instant. »*

*« C'est le temps de l'enfance,
un temps dans lequel chaque instant est différent du précédent,
dans lequel chaque instant est plein de prodiges,*

de merveilles et de possibilités. »

*« Le temps du **faire** est un temps dans lequel nous prenons notre temps de faire, et puisque le monde que nous voulons est un monde de nombreux mondes, le temps du **faire** doit être un tissage interactif détendu, ou peut-être juste de respect mutuel. »*

*« Le **faire** façonne chaque instant et le rend distinct.
Le temps du **faire** consiste à vivre maintenant dans le monde qui n'existe pas encore. »
« En faisant cela, nous fixons l'agenda, nous devenons notre propre et véritable soleil. »*

*« En le vivant, nous affirmons simplement notre propre monde.
Nous ne demandons aucune permission à personne et nous n'attendons pas le futur.
Nous affirmons maintenant un autre type de **faire**, une autre forme de relations sociales. »
« L'horizontalité, la dignité, l'économie alternative, les communs : tous ces termes sont liés à des recherches visant à la construction d'une forme différente de socialisation. »*

*« Une brèche est alors un moment au cours duquel les rapports de domination sont brisés et d'autres rapports sont créés.
C'est aussi un moment au cours duquel le rire fait une percée à travers le sérieux de la domination et de la soumission, non pas le rire individuel mais un rire collectif qui ouvre sur un autre monde. »*

« Créons des brèches et faisons-les se déployer, se multiplier, résonner entre elles. »

*« La révolution est simplement cela : assumer notre responsabilité en tant que créateur de la réalité sociale, assumer socialement notre **pouvoir-de-faire**. »*